

De Voix Vives

Numéro 5 | Printemps 2020

La peau, dans tous ses états

De Voix Vives

Numéro 5 | Printemps 2020

DIRECTION DE LA REVUE

Gaëlle Planchenault

MAQUETTE & MISE EN PAGE

Lindiwe Coyne

IMAGE DE COUVERTURE

Rupture II, Catherine Tableau 2019

© 2020, Université Simon Fraser

Département de français

Tous droits réservés

ISSN 2561-7141

Table des matières

Éditorial 5

Sotto **Voce**

Tabatha Mason, « Ma peau me caractérise
comme une étrangère » 9

Kana Wiens, « Caméléon » 11

Tessie Mengin, « Affleure deux peaux » 14

Mezza **Voce**

Zoé Jusseret, « Les raisins » 19

Alta **Voce**

Caterina Lepadatu, « Éloignement social » 31

Dawson Campbell, « Épidémots réappris » 33

Catherine Tableau, entretien avec l'artiste 40

Qui sont-ils-elles ? 46

ÉDITORIAL

ÉDITORIAL

Au moment d'écrire cet éditorial, tous les moments vécus, de ce côté-ci de la planète ou dans le coin du globe où vous avez passé ces six derniers mois, sont encore si frais dans les mémoires qu'on ne peut pas les ignorer : mouvements sociaux (dans la rue et sur la toile), épidémie, confinement et distanciation, une chose est sûre : 2020 ne nous laissera pas inchangé.e.s.

Le thème que nous avons choisi en 2019 pour le dernier concours de notre revue en semble désormais teinté : « La peau dans tous ses états ». Pouvions-nous anticiper qu'un an après, un homme perdrait la vie à cause de la couleur de la sienne ? Pouvions-nous prévoir, au sortir d'une pandémie mondiale, ce désir profond et partagé par une génération de jeunes que nos sociétés changent la leur : commence une mue qui permettrait de faire peau neuve ?

faire peau neuve : trouvé sur Internet, un texte sur l'origine de l'expression explique qu'au 16^{ème} siècle on disait plutôt 'ne pas changer de peau' au sujet d'une personne qui se refusait à changer de comportement, puis qu'avec le temps l'expression s'était transformée en son contraire pour signifier un vrai désir de changer sa façon d'être.

Vous verrez dans ce numéro des textes qui aspirent à ce(s) changement(s). Nous souhaitons à leurs auteur.e.s que leurs vœux se réalisent.

Et félicitons Tabatha Mason, Kana Wiens et Tessie Mengin, les lauréates de notre concours.

Et à vous, lecteurs-lectrices, nous souhaitons de très belles lectures,

Gaëlle Planchenault

Éditrice, *De Voix Vives*

Remerciements

Nous souhaitons remercier vivement ceux et celles qui ont participé à la conception de ce numéro.

Pour leur participation dans le bon déroulement du concours : les professeur.e.s Catherine Black, Paola De Rycke, Stephen Steele, Mme Cécile Olivier-Buddisa, ainsi que les lauréat.e.s du concours 2019 : Aliocha Perriard-Abdoh, Marissa Kaminski et Dawson Campbell.

Nous avons également pu compter sur la relecture attentive, comme à chaque année, du professeur Stephen Steele.

Finalement, nous remercions le département de français de son soutien.

Sans vous tou.te.s, nous ne pourrions mener à bien cette extraordinaire aventure collective qu'est la conception d'une telle revue.

SOTTO

VOCE

Ma Peau
me caractérise comme une étrangère

Tabatha Mason

Souvent, je me trouve
prisonnière de

ma peau

parce qu'elle ne reflète qu'une seule réalité
de mon identité

dans le miroir de la salle de bain

je m'étudie et

mes origines me prennent

de mon pays à ma patrie

quand je me sens perdue

afin de me reconforter.

Toutefois,

ma peau

me marque comme un être

anormal.

Je n'appartiens jamais
à la culture dans laquelle
je suis née
malgré leur langue que je parle
malgré la façon dont je ris et pleure
pour m'intégrer.
De toute façon, il est vrai

ma peau

est ma personne,
mais elle ne montre jamais
la part entière de mon identité
qui se trouve dans mes actions,
et les valeurs que
je tiens par cœur –
Au moins, c'est ce que je voudrais dire
au monde qui n'accepte pas toujours
que nous sommes tous les mêmes êtres humains.

Ma peau

me caractérise comme une étrangère.

Caméléon

Kana Wiens

Hypoderme

Je me protège

sous la magie de ma cape d'invisibilité ;
je suis la proie de votre œil vigilant.

Parfois

je sors

de la sécurité de mon habitat

et avance vers l'ombre,

baignée de la mélancolie du crépuscule.

Je suis le chemin boueux

retraçant vos empreintes

soigneusement,

en échappant à votre étreinte bleue

par un tour de camouflage.

En un clin d'œil, mes écailles se conforment et me sauvent
dans ce jeu de cache-cache.

crac !

Mon armure se fissure sous la pression de votre regard.

Derme

Je vous gratifie avec un double-clic
dans ce monde affiné à l'artificialité ;
insta-vie
insta-« me »
un instant partagé délicatement à la surface
où on masque nos cicatrices avec du fond de teint, déguisant
le bonheur,
la douleur.

J'en ai assez.

Les lignes de faille tremblent,
dessinant mes défauts en motif de zigzag,
qui émergent comme des rides et vergetures.

Le voyez-vous aussi ?

crac ! crac !

Le tremblement résonne autour de moi.
L'espoir vient avec les répliques.

Peut-être que la fracture de cette armure
ne reste plus une fantaisie.

Vous m'avez enfin trouvée.
Épiderme

J'éclos de ma coquille
et observe une métamorphose :
la désintégration
de ma peau de nanocristaux.

Bienvenue, ma chère vulnérabilité.

Me voici.

Mes pieds nus picotent au contact de l'extérieur,
me réveillant de mon engourdissement.
Je prends une bouffée d'air frais ;
un nuage échappe de mes lèvres bleuâtres.

Je me retrouve.

Abondance I, Catherine Tableau
mixed media on board - 2018



Affleure deux peaux

Tessie Mengin

À nue. Ma peau vierge, je veux
qu'il ose.

Nous savons que ça va arriver.

Du bout de ses doigts, il explore
mon corps.

Première fois.

Des frissons cambrent mon corps,
lui indiquant le chemin à suivre.

Je ferme les yeux.

Je ne sens plus que les frissons
électriques qui parcourent mon
corps.

C'est ça que ça fait un corps qui se
réveille.

Du bout de tes doigts, tu parcoures
mon corps.

Énième fois.

Tu connais le chemin à suivre. Il
n'y a plus de frisson.

Mon regard s'éteint.

Je ne sens plus les frissons
électriques qui me parcourent.

Je dois pourtant feindre un corps
en éveil.

Une peau animée par le contact
de celle d'un autre.
Je ne sais pas où il est.
Ses lèvres embrassent le creux de
ma hanche.
J'ouvre les yeux.
Il m'admire.
Semble accompli.
Je lui souris.
Il remonte à ma hauteur,
M'embrasse dans le cou.
Si fort cette fois, qu'un frisson
traverse mon corps.
Zone sensible. Je prends note.
Se recouchant, il m'attire tout
contre lui.
Je fus une plume pour lui.
Je sens son souffle dans ma
nuque.
C'est un sommeil qui s'en vient.
Je ferme les yeux.
Ses cuisses effleurent mes fesses.
Nos pieds s'entrelacent.
Les miens sont froids.

Ma peau abîmée, je n'ai plus le
tact d'être quelqu'un d'autre.
Je ne sens pas où tu es.
Tes dents s'accrochent au creux de
ma hanche.
Je lève les yeux.
Tu me fixes.
Tu as compris.
Je me pétrifie.
Tu bondis à ma hauteur,
T'empares de mon cou.
Si fort que plus aucun son ne sort.
Une ligne supplémentaire.
Je suis ta cible. Je suffoque.
Me chevauchant, tu me tires vers
toi.
Je suis une plume.
L'odeur de ton souffle me revient
au visage.
Cigarette et verre de vin.
Mon regard s'éteint.
Ses cuisses étreignent mes fesses.
Nos pieds s'entrechoquent.
Les miens sont froids.
Nue. Ma peau héberge des
ecchymoses.
Nous savions que ça allait arriver.

MEZZA

VOCE

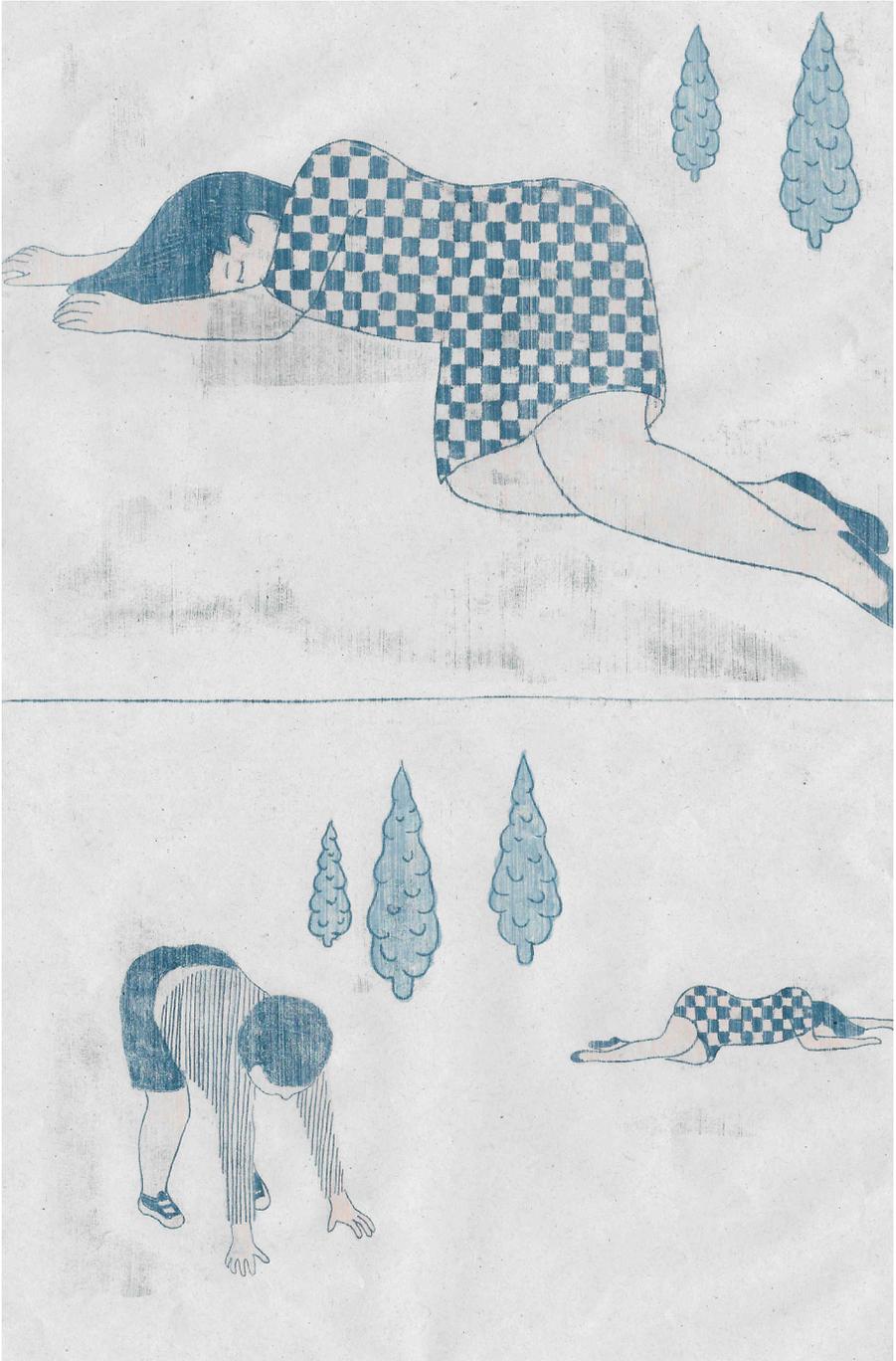
Les raisins

Zoé Jusseret

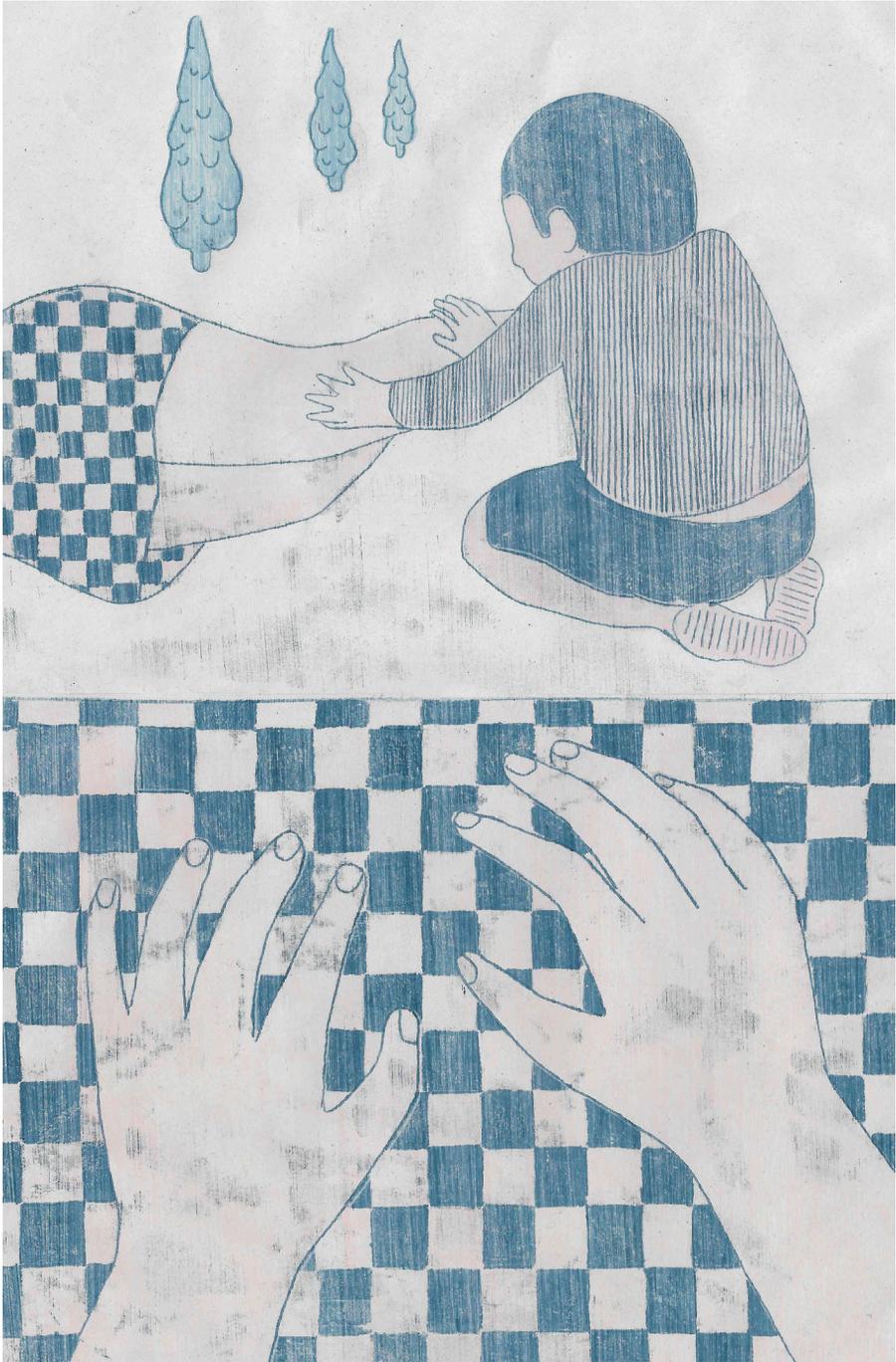




















ALTA

VOCE

Éloignement social

Caterina Lepadatu

J'ouvre les yeux. Une autre journée. Je regarde par la fenêtre les feuilles vertes des arbres oscillant au vent : la nature n'a pas changé, contrairement au monde autour d'elle. Mon cerveau me dit « encore ? ». Bah oui, encore. Je me brosse les dents comme tous les matins et j'aperçois mon reflet dans le miroir : une jeune fille, les cheveux en bataille, le regard apathique, visiblement fatiguée, me dévisage. Ce n'est plus la fille pétillante, pleine d'espoir que je connaissais, et je ne peux rien y faire.

Je me sers donc un café et remets un épisode de Netflix qui pourrait noyer mon sentiment d'ennui.

Les heures passent. Elles passent vite, pas aussi vite que j'aimerais. Je rafraîchis Instagram pour la énième fois. Les mêmes visages, les mêmes défis débiles qui circulent. Manger. Prendre une douche. Écouter de la musique. Regarder Netflix. Réfléchir, mais pas trop. Et soudain, l'obscurité arrive.

Les soirs sont tellement difficiles. Les sentiments que j'ai essayé de réprimer dans la journée refont surface. Je pleure, je me sens impuissante. Je pense beaucoup à lui. On se parle, mais les

ondes de nos portables sont incapables de reproduire la chaleur de nos corps. Les 8000 km de distance semblent infranchissables. Je ne lui dis pas à quel point il me manque. Ça ne changerait rien.

Notre société est déstabilisée. On commence à voir les gens qu'on croise dans la rue comme des menaces potentielles et non plus comme des êtres humains. Pourtant, ça ne coûte rien d'offrir un sourire ou un bonjour. Si tout le monde a le droit de se sentir en sécurité et d'avoir ses propres règles vis-à-vis de son corps et sa santé, il ne faut pas pour autant perdre son humanité.

Je pense à la vie d'avant. Ma famille me manque. Mes amis me manquent. L'aisance de me balader sans souci. La possibilité de rencontrer de nouvelles personnes dans un bar. Boire un cappuccino en lisant un bouquin au café du quartier. Découvrir de nouveaux pays, leur histoire et leur culture. Cette liberté me manque. Mais mes problèmes personnels sont insignifiants par rapport à ce qui se passe dans le monde en ce moment, et mes pensées et mes déprimés sont entachées par la culpabilité.

Comment oserais-je me sentir triste quand j'ai un toit au-dessus de la tête ? Comment oserais-je me sentir seule quand j'ai le pouvoir de parler à qui je veux au bout de mes doigts ? Comment oserais-je me plaindre quand j'ai le frigo plein ? Il y a des gens qui dorment dans la rue. Des gens qui ont perdu leur famille. Qui n'ont pas accès à l'eau potable. Il faut que je sois consciente de ces privilèges.

Sortirons-nous de cette pandémie plus reconnaissant.e.s des petites choses ? D'un câlin de celui ou celle qu'on aime, un diner avec nos grands-parents, une soirée entre amis ? J'espère qu'on appréciera davantage nos vies. Je me fais la promesse de les savourer pleinement, ces caresses, les friandises de Noël, et tous nos fous rires.

ÉPIDÉMOTS, RÉAPPRIS, ou : Le français acquis pendant une pandémie

Dawson Campbell

Préambule

J'ai habité Arras pendant sept mois — une ville dont tout le monde m'interrogeait sur le choix (je n'en avais pas eu).

Heureusement, Arras me convenait assez bien. C'est une petite ville dont l'histoire est vaste ; où la pluie tombe drue et le vent souffle froid, mais où les habitants sont chaleureux. Bref, c'est une ville que j'aimais bien.

J'y louais une belle chambre dans une maison bourgeoise du XIX^{ème} où les propriétaires demeuraient rarement. Mon colocataire était un Argentin qui, bien qu'ayant habité quelques années en Écosse et parlant donc assez bien l'anglais, faisait quand même l'effort de discuter avec moi dans notre français sommaire.

Je fréquentais trop souvent ma chambre et n'explorais pas assez la France.

Je comprends maintenant que je n'aurais pas dû ajourner mes voyages, mais comment aurais-je pu savoir que les grands projets de fin de séjour (ceux prévus pour quand la bourse serait un peu plus pleine) ne seraient jamais accomplis ?

J'ai quitté Arras le 16 mars 2020.

Cinq jours après que le président de la République ait annoncé la fermeture des écoles — et donc effectivement la fin de mon contrat de travail — et la journée même où il a déclaré le confinement général du pays.

J'ai quitté cette ville sur le choix de laquelle tout le monde m'interrogeait sept mois après y être arrivé. Tout comme je n'avais pas eu le choix de m'y installer, je ne l'ai pas eu de la quitter.

Quoique cette année vécue en France n'était peut-être pas exceptionnelle, sa fin précipitée et bouleversante dans un monde en train de s'arrêter semble tout à fait remarquable.

Ce qui suit est la collection des mots que j'ai trouvés pour parler du voyage et de la vie pendant la pandémie du coronavirus.

Épidémie

[*epidemi*] n. fém.

ÉTYM. fin XIVe ; *espydymie* fin XIIe - latin médiéval *epidemia*, grec *epidēmia*, de *epidēmos* « qui circule dans le pays (*dēmos*) »
Famille étymologique : PEUPLE.

Commençons ici — assez simple ; rien de trop grave, paraît-il — tandis qu'elle a commencé là, à Wuhan, paraît-il. On avait l'impression que tout allait bien : un petit virus « qui circule dans le pays » — dans le pays d'autrui, et donc pourquoi s'inquiéter du nôtre ? Nous sommes toujours épargné.e.s par ces trucs-là, nous les occidentaux avec notre médecine moderne.

Peut-être que ce mot, qui sonne aux oreilles d'un anglophone, bien entendu, comme « epitome » (du grec « *ἐπιτέμνειν* » signifiant le summum, la perfection, abrégé), ne nous avait pas assez frappé. Mais que veut dire l'épidémie parfaite ? Parfaite pour qui ? Nous ou le virus ? On n'y a pas trop pensé. C'est pourtant sûr qu'on aurait souhaité qu'elle ait été plus brève, abrégée plus tôt. Mais même les Français, et tous les peuples du monde, n'avaient pas réagi assez vite

ou avec la prudence nécessaire... paraît-il.

La première discussion que j'avais eue au sujet de l'épidémie — comme la plupart des discussions que j'avais en France — n'était pas tout à fait la mienne. C'était mi-février, le dernier cours avant les vacances et ma collègue et une étudiante parlaient de l'excursion scolaire en Chine prévue pour avril. Prévues. Comme tant de choses prévues pour ces temps à venir, ce ne serait pas la nôtre, ce serait abrégé avant même de commencer.

« Qui circule dans le pays. » Mais rien n'est si fixe dans ce monde dynamique ; on veut bouger.

Veiller

*ÉTYM. v. 1130 - latin vigilare
Famille étymologique : VEILLER.*

Peu changeait en France ; c'est possible qu'on ait eu l'impression que cela passerait, comme les autres épidémies.

On existait dans un état bizarre, entre connaissance et ignorance, peur et indifférence, éveil et sommeil. Face à l'épidémie en Chine, on ne pouvait penser qu'à autre chose ; comme quelqu'un qui veille un malade ne peut que tricoter ou lire la nuit entière — peu importe l'activité, tant qu'on est déconcentré.

Je lisais les journaux, parcourant pourtant les nouvelles du virus, je circulais dans le nord et l'est du pays, sans réfléchir, j'ai fait la bise à des collègues et des amis comme si j'étais immunisé contre l'infection.

Comme tant d'autres, j'étais à la fois inquiet et résistant : le spectre du virus ne me toucherait pas ! J'avais encore tant à faire !

Foudroyant.e

[fudrwaʒã, ãt] adjectif

ÉTYM. XVIIe ; « qui lance la foudre » 1552 - de foudroyer

Famille étymologique : Foudre

Le 11 mars 2020, l'OMS a annoncé la pandémie.

Alors, le monde s'est réveillé d'un coup (j'aimerais dire sans avertissement, mais ce n'est pas du tout vrai).

J'avais justement peur. Rien ne m'a préparé à une telle catastrophe.

Dans les quelques jours qui suivaient l'annonce de M. Macron j'ai changé et rechangé les billets d'avion, j'ai réservé et supprimé, reréservé et resupprimé les billets de train ; bref, je paniquais sans cesse. Je ne dormais pas.

Puis, le 15 mars mon propriétaire m'a envoyé un texto :

« Bonsoir Dawson, si tu veux partir au Canada, fais-le demain ou après-demain car après il est possible que nous soyons interdits de déplacement. Le gouvernement va décréter un confinement général à partir de mardi soir. Le Canada est peu touché, renseigne-toi auprès des autorités. »

Panique totale. Panique foudroyante.

Rechangé le vol du 17 mars, re-reréservé le train pour le soir du seize.

Je ne serais pas piégé par ce confinement général.

Précipitamment, j'ai fait mes adieux.

Propagation

[prɔpagaʒjɔ̃] nom féminin

ÉTYM. hapax XIIIe « descendant » - latin

propagatio, de propagare

Famille étymologique : PAÏEN.

D'Arras à Paris à Munich à Toronto à Vancouver : fus-je le problème ?

Claquemurer

[klakmyʁe] verbe transitif
française ÉTYM. 1644 - p.-ê. de réduire à claquer mur
« serrer jusqu'à faire claquer le mur »
Famille étymologique : MUR.

Dans ma chambre, chez mes parents, en isolation pendant 14 jours, je regarde de temps en temps les vidéos, affichées sur Instagram par une boulangerie parisienne, d'un Paris dépeuplé ; aurait-on même pu imaginer un tel spectacle avant ? — les métropoles à travers le monde dépourvues de leur peuple comme un tableau de Chirico, leurs habitants en isolation, attendant la livraison du pain.

Freiner

[frɛne] verbe
ÉTYM. 1899 - de frein

Nous nous isolons chez nous, ralentis dans un monde construit sur le concept de vitesse.

Je me sens honteux, coupable de cette oisiveté ! Je me sens coupable et honteux, car je vivrais volontiers comme cela si j'en avais le choix.

Mais pourquoi éprouvé-je une telle honte ? Pourquoi suis-je coupable si je n'ai rien d'autre à faire que lire, écrire et regarder des films ? Devrait-on repenser notre rapport à la productivité ? Devrait-on freiner même après l'ère de COVID-19 ? Est-ce que ce mode de vie au ralenti facilite la réflexion ? — une réflexion dont nous avons tant besoin.

Dévouement

[devumã] nom masculin

ÉTYM. 1690 - de dévouer

Famille étymologique : VŒU.

Nous devons nous y habituer, si nous voulons être honnêtes avec nous-mêmes, si nous voulons considérer nos véritables vœux. Et sinon... que deviendra ce « nous » ?

Je ne peux pas embrasser mes grands-parents, je n'ai pas pu les embrasser depuis des mois déjà. Mais ceci est un sacrifice que je dois faire pour éviter le pire. Le pire doit être évité.

Guérir

[gerir] verbe

ÉTYM. fin XIe guarir - du germanique °warjan

« défendre, protéger »

Famille étymologique : GARDER.

Nous surmonterons la pandémie ; j'y crois. Mais pouvons-nous guérir ? Pouvons-nous guérir de tout ce dont on souffre ? N'est-ce pas notre meilleure opportunité ?

Inouï.e

[inwi] adjectif

ÉTYM. début XVIe inoye - de in- et ouï ; ouïr

Famille étymologique : OUIR.

Nous vivons un moment extraordinaire ; il paraît que ses répercussions se feront sentir pendant des mois et même des années. Ceci est un moment extraordinaire, car nous avons l'occasion de nous ouvrir à une société neuve ; nous ne pouvons pas tourner le dos à l'avenir, nous ne pouvons pas retourner au monde de jadis — Voici notre chance de demander une nouvelle donne, nous faire entendre et nous écouter les uns les autres.

Je suis conscient du fait que cette histoire que j'ai racontée — je suis sûr que vous l'avez déjà remarqué — est un récit noyé dans un flot de questions sans réponse. C'est sans doute parce que j'apprends encore, que je ne comprends rien. Rien n'est clair ; tout change si vite. On essaie d'attraper cet événement au ralenti ; on attend toujours le son de cette balle en pleine poitrine : qu'il parvienne enfin à nos oreilles.

Oyons, donc.

Entretien avec l'artiste Catherine Tableau |

Catherine Tableau est artiste visuelle française et canadienne, dont le travail se concentre sur les techniques mixtes sous forme de peintures, de dessins, de sculptures et d'accumulations. Au cours de sa carrière, elle a exposé en groupe et en solo, dans des galeries publiques et commerciales, en France et au Canada. Elle est présidente du Collectif des artistes visuels de Colombie-Britannique.

De Voix Vives : Tout d'abord, Catherine, nous sommes ravies que vous soyez l'artiste invitée de ce numéro de *De Voix Vives* 2020 et nous vous remercions d'avoir gracieusement accepté que nous y publions quelques-unes de vos œuvres. Nous avons pensé à vous pour ce numéro dont la thématique était la peau en songeant à la texture de vos œuvres. Pourriez-vous nous en dire plus sur votre processus créatif et comment la texture des médiums sur lesquels vous travaillez influence votre manière de créer ?

Votre invitation a été vraiment une belle surprise et je vous remercie de m'associer à l'édition de *De Voix Vives* sur la thématique de la peau.

Pour répondre à votre question, ce ne sont pas les textures qui influencent ma manière de créer mais les gestes, le traitement que je fais subir aux matériaux qui guident mon travail et qui accessoirement produisent ces textures.

J'ai longtemps pensé que par le biais de la couleur et de la matière, j'approchais des territoires primitifs (sensoriels, émotionnels, mémoriels...), j'invitais ce qui me fascine et ce qui m'obsède. Le plâtre y était modelé, j'inventais une écriture où les signes se faisaient plissements, strates, empreintes, cicatrices, le tout ponctué de surfaces lisses et sereines. L'aspect minéral accentuait l'impression que des forces énormes en mouvement s'étaient figées dans un instantané. Je reliais les textures à l'érosion, à la marche du temps et à l'impermanence. J'avais aussi l'intuition que les gestes générés, le choix des outils et des matériaux – ce qui constitue le processus – n'étaient pas anodins.

En 2013, j'ai intégré le fragment dans ma recherche plastique comme notion et comme élément, privilégiant toujours l'emploi du plâtre malléable, fragile et formidablement contraignant. J'ai encouragé les imperfections, poussé à l'extrême les qualités physiques du matériau jusqu'au moment où il rompt, où il s'abîme pour pouvoir mieux le réparer. Mais on a beau reconstituer, recoller, reconstruire, il subsiste toujours une trace de l'endommagement qui révèle l'expérience, le traumatisme, la blessure.

En travaillant avec un matériau différent – le polystyrène – j'ai eu la révélation d'une répétition du processus : fragmentation/découpage/destruction, séquençage/recomposition, cohérence/reconstruction. Plusieurs notions sont ici sous-jacentes et ont pour moi des vertus cathartiques : la question du choix qu'on s'impose, qu'on impose aux autres; l'empreinte du trauma ; l'acceptation/le deuil; la réparation/résilience; peut-être la guérison.

Je poursuis avec ma dernière série, GREFFE [ma peau va te plaire], la déclinaison de la blessure et de la réparation. Les textures fragmentées telle une image macro de la peau restent reliées à l'expérience de la matière, à l'incarnation. C'est quoi la peau sinon l'enveloppe de la chair, sinon une entrée vers le sensible.

Souvent l'art, la beauté s'invitent sans qu'aucune explication, mode d'emploi soit nécessaire. Ce qui nous émeut le plus, c'est souvent juste un relief, le grain d'une peau, une cicatrice, un détail que l'on trouve sensuel, qui aime le regard, appelle la caresse.

La peau, la mienne, celle des autres, c'est une façon de faire l'expérience de l'altérité.

De Voix Vives : Vous êtes française et vivez au Canada. Cette double appartenance vous inspire-t-elle d'une manière ou d'une autre ?

Je suis née en France, je suis également canadienne. Cette double nationalité, mes expériences, les rencontres ainsi que les devoirs et responsabilités que j'ai endossés en devenant citoyenne canadienne influencent la personne que je suis et qui avance. J'espère que cela me rend meilleure... Je m'intéresse particulièrement à l'impact de la colonisation dans le monde des arts et de la culture au Canada, au processus de la Réconciliation et à l'appropriation culturelle de façon plus générale.

De Voix Vives : Comment se sont passés pour vous ces derniers mois ? Vous ont-ils inspirée ou, au contraire, ont-ils inhibé votre créativité ? Pourquoi ?

La créativité, ça ne se commande pas. Avant la pandémie, j'étais déjà dans une période en creux. C'est une phase normale, inhérente à toute pratique artistique. Il y a du doute, ce n'est pas confortable, il faut être capable de lâcher prise. Le contexte du Covid-19 est très déstabilisant. Ce n'est pas le meilleur moment pour se projeter. Mais je sais aussi que c'est un temps de maturation nécessaire. Alors je ne force rien...

Je glane ce que la nature veut bien m'offrir : des algues, des feuilles pour pailler mon jardin, les prêles dont je fais une décoction pour traiter mes plantes, les petits fruits sauvages, les airelles, les "trailing blackberries" que je dispute aux oiseaux en attendant que les mûres soient prêtes pour la récolte estivale et ses rondes de confitures. Je m'intéresse aussi aux plantes médicinales, aux simples. C'est fascinant de réaliser que la plupart des plantes communes qui

nous entourent recèlent de vertus thérapeutiques extraordinaires. Tant de savoirs à notre portée... C'est ainsi que je reste connectée.

De Voix Vives : Et pour finir, sur votre site, vous citez des artistes, peintres, sculpteur.trice.s, mais aussi des écrivain.e.s et des chanteur.euse.s qui ont été pour vous des sources d'inspiration. S'il y en avait un ou une dont vous aimeriez encourager nos étudiant.e.s à découvrir l'œuvre, ce serait qui ?

Les artistes que je cite sont un peu la famille que je me suis choisie. Ils m'accompagnent, me nourrissent et m'inspirent. J'admire leur force, leur talent, je devine leurs faiblesses.

J'encouragerais vos étudiant.e.s littéraires à lire Erri De Luca, un auteur italien et francophile. Issue d'une famille bourgeoise, il était destiné à une carrière de diplomate. Il refusa et intégra le mouvement d'extrême gauche : Lotta Continua. Communiste puis anarchiste, il a multiplié les métiers manuels : ouvrier spécialisé chez Fiat à Turin, manutentionnaire, maçon, conducteur de camions. Son écriture est ronde, enveloppante, sans artifice, ni concessions. Je commencerais par *Montedidio* qui a reçu le Prix Femina en 2002 ou par *Trois chevaux*, où les gestes les plus simples sont décrits comme des rituels sacrés, où Erri De Luca pose la question des choix existentiels et interroge le destin. En 2015, il a été poursuivi en justice pour avoir incité au sabotage du chantier de construction de la ligne TGV Lyon-Turin. Il soutenait en effet la lutte des habitants du Val de Suze contre ce projet qu'il considérait comme « une entreprise nuisible et inutile ». Condamné puis relaxé, il a publié entretemps *La Parole contraire*, un court essai où il développe sa réflexion sur cette bataille autour du poids d'un mot, « sabotage ».

De Voix Vives : Je compare parfois le travail académique au travail de l'artiste – pour encourager les étudiant.e.s à ne pas trop s'attarder sur la première version de leur travail, mais à penser que toute création se travaille et se retravaille de multiples fois. Qu'auriez-vous à leur dire ou leur conseiller sur ce processus ?

La création est un processus très personnel. Il n'y a pas de recette universelle, pas de modèle. On invente juste ses propres rituels qui suivent les méandres de nos schémas de pensée et qui s'améliorent au fil des années. Pour ma part, c'est comme réaliser laborieusement un puzzle avec ses pièces éparpillées et dont j'aurais perdu certains morceaux. J'ai souvent la sensation qu'il ne se passe rien, que je me trouve dans une sorte de vortex circulaire sans issue.

Je tourne autour du sujet ou du matériau. Je ne l'aborde jamais de front. Je l'observe, je le laisse. Je reviens, je l'effleure. Je ressasse. Et à un moment, je m'engage, j'enchaîne les gestes, les phrases. Je sais que je vais aller jusqu'au bout, qu'il n'y aura plus de tergiversations.

Tout s'imbrique. Je corrige certains détails et avec un peu de chance et de concentration, je suis même capable de remarquer l'accident, ce qui dévie et qui peut-être constituera le pont vers de nouvelles ouvertures.

GREFFE - ma peau va te plaire #6, Catherine Tableau
Mixed media - 2019



Qui sont ils/elles ?

Dawson F. **Campbell**

Dawson F. Campbell est un ancien étudiant du département de Littérature-monde et de Littérature française à SFU. Souhaitant partager sa langue avec ses écrivain.e.s préféré.e.s, il se dirige vers une carrière dans la traduction, en commençant par une maîtrise en traductologie à Concordia.

Zoé **Jusseret**

Zoé Jusseret est étudiante à SFU où elle complète une formation de français afin de devenir professeure d'art plastique et de français en Colombie Britannique. En dehors de ses études, Zoé Jusseret est aussi auteure de bande dessinée.

Caterina **Lepadatu**

Caterina Lepadatu complète un diplôme en langue française, avec lequel elle compte devenir professeure. Locutrice de quatre langues, elle est passionnée par les différentes cultures et tout ce qui va avec, les arts en particulier. Elle s'intéresse à la mode, au cinéma, à la musique et à la littérature. Une sacrée globe-trotteuse, elle passe la plupart de son temps libre à voyager. Elle espère vivre heureuse un jour au bord de la mer dans le Sud de la France.

Tabatha **Mason**

Tabatha Mason est une étudiante de français qui a une passion pour la linguistique et les langues étrangères. Locutrice native de deux langues, elle adore pouvoir communiquer avec des gens pendant ses voyages autour du monde. Après son baccalauréat, Tabatha espère pouvoir enseigner l'anglais à l'étranger avant de continuer ses études à l'université pour devenir orthophoniste et ainsi contribuer à améliorer la qualité de vie des enfants qui ont des difficultés de langue.

Tessie **Megin**

Tessie Mengin était assistante d'enseignement au département de français lorsqu'elle a participé au concours. Quand elle était jeune, elle aimait écrire de la fiction, mais n'avait encore jamais partagé ses écrits. Amatrice de musique francophone, elle est sensible à la poésie de la langue française et espère partager cet amour lorsqu'elle enseigne. Ce qu'elle a voulu transmettre également à Simon Fraser University, c'est son goût pour le théâtre. Désormais de retour en France, elle cherche à travailler dans l'enseignement et l'art dramatique.

Kana **Weins**

Kana Wiens vient d'obtenir un diplôme en français et linguistique et un certificat dans l'enseignement de l'anglais langue seconde. Elle aime l'art, les langues et découvrir d'autres cultures. Elle espère enseigner l'anglais au Japon dans les prochaines années avant de revenir en Colombie-Britannique pour devenir professeure de français.

Le **mot** de la **fin**

Le **mot** de la **fin**

Vous aimez ce que vous avez lu ?
Vous écrivez en français ?
Vous avez un texte créatif que vous aimeriez publier
(nouvelle, poème, traduction, etc.) ?

Celui-ci pourrait faire l'objet d'une publication
dans un prochain numéro de
De Voix Vives !

Envoyer vos écrits au comité éditorial de la revue :
éditeur_devoixvives@sfu.ca

Département

de français

www.sfu.ca/french

SFU

SIMON FRASER
UNIVERSITY